

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection 1730 : Le jeu de l'amour et du hasard](#)[Collection FR. Le jeu de l'amour et du hasard : éditions et mises en scène françaises](#)[Item 1730 : Le jeu de l'amour et du hasard \(editio princeps\)](#)

1730 : Le jeu de l'amour et du hasard (editio princeps)

Créateur(s) : [Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#)

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

129 Fichier(s)

Les mots clés

[Editio princeps](#)

Comment citer cette page

[Marivaux, Pierre de \(1688-1763\)](#) 1730 : *Le jeu de l'amour et du hasard* (editio princeps), 1730

Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle).

Consulté le 03/10/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/SEM/items/show/899>

Métadonnées Dublin Core

Description Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, A Paris, Chez Briasson, 1730.

Date [1730](#)

Genre [Théâtre \(Pièce\)](#)

Mots-clés *Editio princeps*

Couverture Paris

Langue Français

Métadonnées DC - édition numérique

Éditeur de la fiche Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle)

Contributeur Ranzini, Paola (responsable du projet)

Mentions légalesFiche : Paola Ranzini, Avignon Université ; projet EMAN, Thalim
(CNRS-ENS-Sorbonne Nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage
à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
Notice créée le 28/06/2019 Dernière modification le 10/08/2025

NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

LE JEU
DE L'AMOUR
ET
DU HAZARD.
COMEDIE
EN TROIS ACTES.

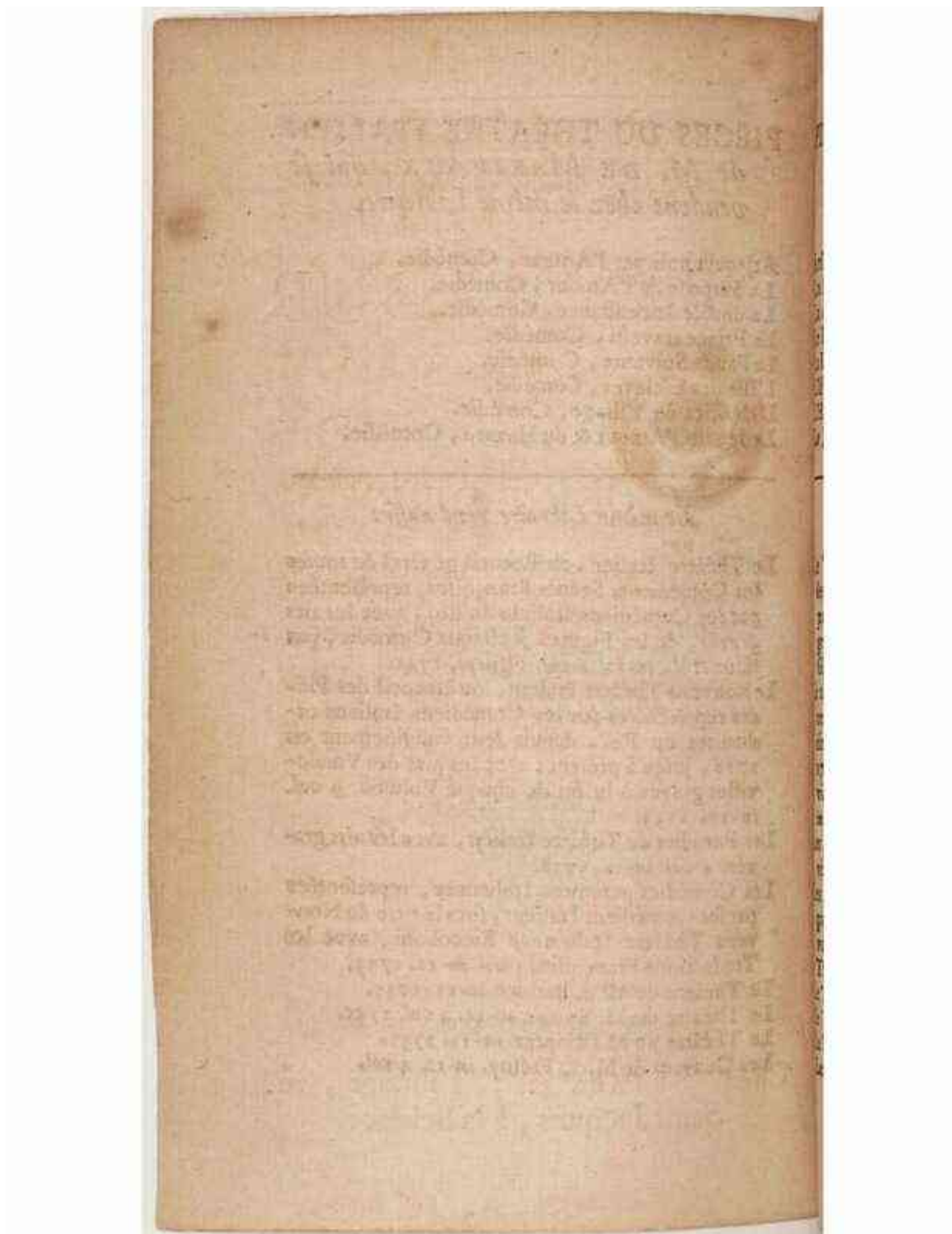
*Représentée pour la première fois par les
Comédiens Italiens ordinaires du Roi,
le 23 Janvier 1730.*



A PARIS,
Chez BRIASSON, Libraire, rue
Saint Jacques, à la Science.

(II, 4)

Vf 451



PIÈCES DU THÉÂTRE ITALIEN
*de M. DE MARIVAUX, qui se
vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi :

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes
les Comédies & Scènes Françoises, représentées
par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs
gravés, & les Figures à chaque Comédie, par
Gherardi, in-12. 6 vol. Figures. 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Pié-
ces représentées par les Comédiens Italiens or-
dinaires du Roi, depuis leur établissement en
1716, jusqu'à présent : avec les airs des Vaude-
villes gravés à la fin de chaque Volume. 9 vol.
in-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gra-
vés. 4 vol. in-12. 1738.

Les Comédies purement Italiennes, représentées
par les Comédiens Italiens, sous le titre de Nou-
veau Théâtre Italien de Riccoboni, avec les
Traductions Françoises. 3 vol. in-12. 1733.

Le Théâtre de Mlle. Barbier. in-12. 1745.

Le Théâtre de M. Brueys. in-12. 3 vol. 1735.

Le Théâtre de M. Palaprat. in-12. 1735.

Les Oeuvres de M. du Fresny. in-12. 4 vol.

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme - de - chambre
de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.



LE JEU
DE L'AMOUR
ET
DU HAZARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi
vous mêlez-vous ? Pourquoi ré-
pondre de mes sentimens ?

LISETTE.

C'est que j'ai cru que dans cette occa-
sion-ci, vos sentimens ressembleroient

Le Jeu de l'Amour.

A

2 LE JEU DE L'AMOUR;

à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous êtes bien-aïse qu'il vous marie ; si vous en avez quelque joye : Moi, je lui répons qu'oui ; cela va tout de suite ; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sottise naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous ; allez répondre vos impertinences ailleurs ; & sçachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t'il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

ET DU HAZARD.

3

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon que vous étiez bien-aise d'être mariée?

SILVIA.

Premièrement, c'est que tu n'as pas dit vrai; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croie me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sçai-je? peut-être ne me conviendra-t'il point; & cela m'inquiète.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit;

A ij

4 LE JEU DE L'AMOUR,

qu'on ne sçauroit être d'un meilleur caractère : que voulez-vous de plus ? Peut-on se figurer de mariage plus doux , d'union plus délicieuse ?

S I L V I A.

Délicieuse ! que tu es folle , avec tes expressions !

L I S E T T E.

Ma foi, Madame , c'est qu'il est heureux qu'un amant de cette espèce-là veuille se marier dans les formes : il n'y a presque point de fille , s'il lui faisoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouser sans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; sociable & spirituel , voilà pour l'entretien de la société. Pardi tout en sera bon , dans cet homme-là : l'utile & l'agréable , tout s'y trouve.

S I L V I A.

Oui , dans le portrait que tu en fais , & on dit qu'il y ressemble : mais c'est un on dit ; & je pourrois bien n'être pas de ce sentiment-là , moi. Il est bel homme , dit-on ; & c'est presque tant-pis.

L I S E T T E.

Tant-pis ! tant-pis ! mais voilà une pensée bien hétéroclite !

ET DU HAZARD.

5

SILVIA.

C'est une pensée de très-bon sens. Volontiers un bel homme est fat ; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh ! il a tort d'être fat ; mais il a raison d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il est bien fait ; passe.

LISETTE.

Oui-dà ; cela est pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en dispense ; ce sont là des agrémens superflus.

LISETTE.

Vertueux ! si je me marie jamais, ce superflu-là sera mon nécessaire.

SILVIA.

Tu ne sçais ce que tu dis : Dans le mariage, on a plus souvent affaire à l'homme raisonnable, qu'à l'aimable homme : en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractère ; & cela est plus difficile à trouver qu'on ne pense. On louë beaucoup le sien ; mais qui est-ce qui a vécu avec lui ? Les hommes ne se contrefont-ils pas, sur tout quand ils ont de l'esprit ? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroissent avec leurs amis les meilleures

A iij

6 LE JEU DE L'AMOUR,

gens du monde ? C'est la douceur, la raison, l'enjouement même : il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne soit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monsieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raisonnable, disoit-on tous les jours d'Ergaste : Aussi l'est-il, répondoit-on ; je l'ai répondu moi-même ; sa physionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette physionomie si douce, si prévenante, qui disparoît un quart d'heure après, pour faire place à un visage sombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maison. Ergaste s'est marié ; sa femme, ses enfans, son domestique, ne lui connoissent encore que ce visage-là, pendant qu'il promene par tout ailleurs cette physionomie si aimable que nous lui voyons, & qui n'est qu'un masque qu'il prend au sortir de chez lui.

L I S E T T E.

Quel fantasque, avec ses deux visages !

S I L V I A.

N'est-on pas content de Leandre quand on le voit ? Eh bien chez lui, c'est un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni

ET DU HAZARD. 7

qui ne gronde ; c'est une ame glacée , solitaire , inaccessible ; sa femme ne la connoît point , n'a point de commerce avec elle ; elle n'est mariée qu'avec une figure qui sort d'un cabinet , qui vient à table , & qui fait expirer de langueur , de froid & d'ennui tout ce qui l'environne : n'est-ce pas là un mari bien amusant ?

L I S E T T E.

Je gèle au récit que vous m'en faites : Mais Terfandre , par exemple ?

S I L V I A.

Oui , Terfandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre sa femme : J'arrive ; on m'annonce ; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts , d'un air serain , dégagé ; vous auriez dit qu'il sortoit de la conversation la plus badine ; sa bouche & ses yeux rioient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'est que les hommes : qui est-ce qui croit que sa femme est à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abbatuë , le tein plombé , avec des yeux qui venoient de pleurer ; je la trouvai comme je serai peut-être : voilà mon portrait à venir ; je vais du moins risquer d'en être une copie. Elle me fit pitié , Lisette : si

A iiij

8 LE JEU DE L'AMOUR;
j'allois te faire pitié aussi ! Cela est terrible ! qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'est qu'un mari.

L I S E T T E.

Un mari, c'est un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là : il me raccommode avec tout le reste.

S C E N E II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. O R G O N.

EH ! bon jour , ma fille : la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t'elle plaisir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; son pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me paroïs triste : Lisette de son côté baisse les yeux : Qu'est-ce que cela signifie ? Parle donc toi ; de quoi s'agit-il ?

L I S E T T E.

Monsieur, un visage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui se tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le visage abattu, un tein plombé, des yeux bouffis & qui viennent de pleu-

ET DU HAZARD. 9

rer : voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias ? Une ame, un portrait ! Explique-toi donc ; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari ; je lui citois celle de Tersandre, que je trouvais l'autre jour fort abattue, parce que son mari venoit de la querreller ; & je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une physionomie qui va & qui vient ; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, & une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'allarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premièrement, il est beau ; & c'est presque tant-pis.

M. ORGON.

Tant-pis ! rêves-tu, avec ton tant-pis ?

10 LE JEU DE L'AMOUR,

L I S E T T E.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend ; c'est la doctrine de Madame ; j'étudie sous elle.

M. O R G O N.

Allons, allons, il n'est pas question de tout cela : tiens, ma chere enfant, tu sçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouser. Dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec son pere, qui est mon intime & mon ancien ami ; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-dessus : je te défens toute complaisance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart ; si tu ne lui convenois pas, il repart de même.

L I S E T T E.

Un *duo* de tendresse en décidera, comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux, vite un Notaire ; ou bien, M'aimez-vous ? non ; ni moi non plus, vite à cheval.

M. O R G O N.

Pour moi, je n'ai jamais vû Dorante ; il étoit absent quand j'étois chez son

ET DU HAZARD. II

pere : mais sur tout le bien qu'on m'en a dit , je ne scaurois craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance ; & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois , sur une idée qui me vient , de m'accorder une grace qui me tranquilliferoit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle : si la chose est faisable , je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien, abuse ; va , dans ce monde , il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi , ma fille.

12 LE JEU DE L'AMOUR,

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvois le voir , l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lifette a de l'esprit , Monsieur ; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems , & je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. *haut.* Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. *à part.* Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier ; elle ne s'y attend pas elle-même. . . . *haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lifette ?

L I S E T T E.

Moi, Monsieur, vous sçavez qui je suis ; essayez de m'en conter, & manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem ? retrouvez-vous Lifette ?

M. ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre : va t'ajuster suivant ton rolle ; Dorante peut nous sur-

ET DU HAZARD. 13

prendre. Hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maison.

SILVIA.

Il ne me faut presque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toilette ; venez m'y coëffer, Lisette, pour vous accoutumer à vos fonctions ; un peu d'attention à votre service, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous serez contente, Marquise ; marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA sœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprens : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere ; mais je n'ai pas le tems de m'arrêter ; j'ai des affaires sérieuses, & mon pere vous les dira ; je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

NE l'amusez pas, Mario ; venez , vous
sçavez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t'il de nouveau , Monsieur ?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander
d'être discret sur ce que je vais vous dire
au moins.

MARIO.

Je suivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui ;
mais nous ne le verrons que déguisé.

MARIO.

Déguisé ! Viendra-t'il en partie de mas-
que ? lui donnerez-vous le bal ?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere :
Hum . . . Je ne sçais au reste ce que vous
penserez d'une imagination qui est venue
à mon fils : elle est bizarre , il en convient
lui-même ; mais le motif est pardonnable.

ET DU HAZARD. 15

Et même délicat ; c'est qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que sous la figure de son valet, qui de son côté fera le personnage de son Maître.

MARIO.

Ah, ah ! cela sera plaisant.

M. ORGON.

Ecoutez le reste Mon fils sçait combien l'engagement qu'il va prendre est sérieux ; Et il espere, dit-il, sous ce déguisement de peu de durée, saisir quelques traits du caractère de notre future Et la mieux connoître, pour se régler ensuite sur ce qu'il doit faire, suivant la liberté que nous sommes convenus de leur laisser. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai consenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le secret de votre côté. Vous en userez là-dessus avec la future comme vous le jugerez à propos . . . Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'est pas le tout, voici ce qui arrive : C'est que votre sœur inquiète de son côté sur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le secret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, & cela précisément pour observer Dorante, comme

16 LE JEU DE L'AMOUR;

Dorante veut l'observer : Qu'en dites-vous ? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela ? Actuellement la Maîtresse & la Suivante se travestissent. Que me conseillez-vous , Mario ? Avertirai-je votre sœur , ou non ?

M A R I O.

Ma foi , Monsieur , puisque les choses prennent ce train - là , je ne voudrois pas les déranger ; & je respecterois l'idée qui leur est inspirée à l'un & à l'autre : il faudra bien qu'ils se parlent souvent tous deux sous ce déguisement ; voyons si leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma sœur , toute Soubrette qu'elle sera ; & cela seroit charmant pour elle.

M. O R G O N.

Nous verrons un peu comment elle se tirera d'intrigue.

M A R I O.

C'est une aventure qui ne sçauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début , & les agacer tous deux.

S C E N E V.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monsieur ; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre ? Et vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit apparemment : Comment me trouvez-vous ?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet : mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue ; je ne serois pas fâchée de subjuguier sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi ; si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas les soupirs, ils n'oseront m'aborder ; il y aura quelque chose dans ma physionomie qui

Le Jeu de l'Amour.

B

18 LE JEU DE L'AMOUR,
inspirera plus de respect que d'amour à
ce faquin-là.

M A R I O.

Allons doucement , ma sœur ; ce fa-
quin-là sera votre égal.

M. O R G O N.

Et ne manquera pas de t'aimer.

S I L V I A.

Eh bien , l'honneur de lui plaire ne
me fera pas inutile ; les valets sont na-
turellement indiscrets , l'amour est ba-
billard , & j'en ferai l'historien de son
maître.

U N V A L E T.

Monfieur , il vient d'arriver un dome-
stique qui demande à vous parler ; il est
suivi d'un crocheteur qui porte une va-
lise.

M. O R G O N.

Qu'il entre : c'est sans doute le valet
de Dorante ; son maître peut être resté
au Bureau pour affaires. Où est Lisette ?

S I L V I A.

Lisette s'habille ; & dans son miroir ,
nous trouve très-imprudens de lui livrer
Dorante ; elle aura bien-tôt fait.

M. O R G O N.

Doucement , on vient.

SCENE VI.

DORANTE *en valet*, M. ORGON,
SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon : n'est-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

M. ORGON.

Oui, mon ami, c'est à lui-même.

DORANTE.

Monsieur, vous avez sans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à Monsieur Dorante, qui me suit, & qui m'envoie toujours devant, vous assurer de ses respects, en attendant qu'il vous en assure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commission de fort bonne grace. Lisette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, Monsieur, je dis qu'il est bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté ; je fais du mieux qu'il m'est possible.

B ij

20 LE JEU DE L'AMOUR,

MARIO.

Il n'est pas mal tourné au moins : ton cœur n'a qu'à se bien tenir, Lisette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'est bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiselle ; ce que dit Monsieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modestie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me semble que ce nom de Mademoiselle qu'il te donne est bien sérieux. Entre gens comme vous, le stile des complimens ne doit pas être si grave ; vous seriez toujours sur le qui-vive : allons traitez-vous plus commodément. Tu as nom Lisette ; & toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monsieur, pour vous servir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon soit.

DORANTE.

Va donc pour Lisette ; je n'en serai pas moins votre serviteur.

ET DU HAZARD. 21

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah !

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attends les ordres de Lifette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompuë, puisque cela divertit ces Messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lifette ; & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans ; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne sçavez peut être pas que j'en veux au cœur de Lifette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que

22 LE JEU DE L'AMOUR,
Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez-vous sur ce ton là ? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lifette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie-là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous ; Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; & vous, Lifette, montrez à ce garçon l'appartement de son Maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

Ils se donnent la Comédie : n'importe, mettons tout à profit ; ce garçon-ci n'est pas sot : & je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter : laissons-le dire , pourvû qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne ! il n'y a point de femme au monde à qui sa physionomie ne fit honneur : lions connoissance avec elle *haut.* Puisque nous sommes dans le stile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta Maîtresse te vaut-elle ? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi !

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai ?

24 LE JEU DE L'AMOUR,

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce dessein-là, je te l'avouë ; tout valet que je suis, je n'ai jamais eu de grande liaison avec les loubrettes : je n'aime pas l'esprit domestique ; mais à ton égard, c'est une autre affaire. Comment donc ! tu me soumets ; je suis presque timide ; ma familiarité n'oseroit s'approprier avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de dessus ma tête ; & quand je te tutoye, il me semble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des respects qui te feroient rire. Quelle espèce de Suivante es-tu donc, avec ton air de Princesse ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir senti en me voyant, est précisément l'histoire de tous les valets qui m'ont vuë.

DORANTE.

Ma foi, je ne serois pas surpris quand ce seroit aussi l'histoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait est joli assurément : mais, je te le répète encore, je ne suis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe ressemble à la tienne.

DORANTE.

ET DU HAZARD. 25

DORANTE.

C'est-à-dire, que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laissons-là l'amour, & soyons bon amis.

DORANTE.

Rien que cela ? ton petit traité n'est composé que de deux clauses impossibles.

SILVIA, à part.

Quel homme pour un valet ! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prêté que je n'épouserai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela est plaisant ! Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait serment de n'aimer sérieusement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : Tu as l'air bien distingué ; & l'on est quelquefois fille de condition sans le sçavoir.

Le Jeu de l'Amour.

C

26 LE JEU DE L'AMOUR,

SILVIA.

Ha, ha, ha ! je te remercirois de ton éloge , si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien, venge-t'en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. *haut.* Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; trêve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux , & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel , la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point. *haut.* Finiras-tu ? que t'importe la prédiction , puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien ; & moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Lisette : cette fierté-là te va à merveille ; & quoiqu'elle me fasse mon procès , je suis pourtant bien aise de te la voir ; je te l'ai souhaitée d'abord que je t'ai vuë : Il te falloit encore cette grace-là ; & je me console d'y perdre , parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais en vérité , voilà un garçon qui me surprend , malgré que j'en aye.
baut. Dis-moi , qui es-tu toi qui me parles ainsi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te souhaite de bon cœur une meilleure situation que la tienne , & je voudrois pouvoir y contribuer : La fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi , l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fut permis de te demander ton cœur , que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au Ciel, en conversa-

C ij

28 LE JEU DE L'AMOUR,
tion réglée. *haut.* Bourguignon, je ne sçau-
rois me fâcher des discours que tu me tiens ;
mais je t'en prie, changeons d'entretien.
Venons à ton maître. Tu peux te passer de
me parler d'amour, je pense ?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire
sentir, toi.

SILVIA.

Ahi ! je me fâcherai ; tu m'impaticntes.
Encore une fois, laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse.
haut. Eh bien, Bourguignon, tu ne
veux donc pas finir ? faudra-t'il que je
te quitte ? *à part.* Je devrois déjà l'avoir
fait.

DORANTE.

Attens, Lisette, je voulois moi-même
te parler d'autre chose ; mais je ne sçais plus
ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te
dire ; mais tu m'as fait perdre mes idées
aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir deman-

ET DU HAZARD. 29

dé si ta maîtresse te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour :
adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Lifette; il ne s'agit ici
que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien soit, je voulois te parler de
lui aussi; & j'espère que tu voudras bien
me dire confidemment ce qu'il est. Ton at-
tachement pour lui m'en donne bonne
opinion: il faut qu'il ait du mérite, puis-
que tu le fers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de
te remercier de ce que tu me dis là, par
exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'im-
prudence que j'ai eüe de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponses qui m'em-
portent; fais comme tu voudras, je n'y ré-
siste point; & je suis bien malheureux de
me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de
plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien sçavoir com-

C iij

30 LE JEU DE L'AMOUR,
ment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter;
car assurément, cela est singulier!

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il ma dit, je ne suis
point partie, je ne pars point, me voilà
encore, & je réponds! en vérité, cela passe
la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions
dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier:
Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en
faveur de ma maîtresse, de le connoître par
moi-même, s'il en vaut la peine. En atten-
dant, tu vois cet appartement; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA,
ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, Bourguignon. Mon
porte-manteau & toi, avez-vous

ET DU HAZARD. 31
été bien reçus ici ?

DORANTE.

Il n'étoit pas possible qu'on nous reçût mal, Monsieur.

ARLEQUIN.

Un Domestique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monsieur Orgon & sa fille, sans doute, Monsieur ?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere & ma femme, autant vaut. Je viens pour épouser ; & ils m'attendent pour être mariés : cela est convenu ; il ne manque plus que la cérémonie, qui est une bagatelle.

SILVIA.

C'est une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y pense.

ARLEQUIN.

Oui ; mais quand on y a pensé, on n'y pense plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on est homme de mérite à bon marché chez vous, ce me semble.

C iiij

32 LE JEU DE L'AMOUR;

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur ; le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain !

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t'il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, Monsieur, nous avons tort ; & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais

ET DU HAZARD. 33
avant que de partir, dites-moi une chose :
vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la
soubrette de l'Hôtel ?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait ; je m'en réjouis.
Croyez-vous que je plaise ici ? comment
me trouvez-vous ?

SILVIA.

Je vous trouve.... plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux ; entretenez-vous
dans ce sentiment-là, il pourra trouver
sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en
contenter ; mais je vous quitte : il faut
qu'on ait oublié d'avertir votre beau-
pere ; car assurément il seroit venu : &
j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affec-
tion.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre ! aucun de ces
deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monsieur, mon commencement va bien : je plais déjà à la sou-brette.

DORANTE.

Butord que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc ? mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes & triviales ! Je t'avois donné de si bonnes instructions ! je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites : & puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sçais plus où j'en suis ; cette aventure - ci m'étourdit : que faut-il que je fasse ?

ET DU HAZARD. 35.

ARLEQUIN.

Est-ce que la fille n'est pas plaisante ?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monsieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE ;
ARLEQUIN.

M. ORGON.

MOn cher Monsieur , je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'est que de cet instant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monsieur, mille pardons, c'est beaucoup trop ; & il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute : au surplus tous mes pardons sont à votre service.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas besoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre serviteur.

M. ORGON.

Je suis , je vous assure , charmé de

36 LE JEU DE L'AMOUR,
vous voir, & je vous attendois avec im-
patience.

ARLEQUIN.

Je serois d'abord venu ici avec Bourgui-
gnon : mais quand on arrive de voyage,
vous sçavez qu'on est si mal bâti ; & j'étois
bien aise de me présenter dans un état plus
ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réussi. Ma fille
s'habille ; elle a été un peu indisposée : en
attendant qu'elle descende, voulez-vous
vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refusé de trinquer
avec personne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez soin de vous, mon
garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard est gourmet ; il boira du
meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISETTE , M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien , que me veux-tu , Lisette ?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il ?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses ,
parce qu'il est important que vous en soyez
éclairci , afin que vous n'ayez point à vous
plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux ?

LISETTE.

Oui , très-sérieux. Vous avez consenti
au déguisement de Mademoiselle Silvia ;
moi-même je l'ai trouvé d'abord sans con-
séquence ; mais je me suis trompé.

38 LE JEU DE L'AMOUR,

M. O R G O N.

Et de quelle conséquence est - il donc ?

L I S E T T E.

Monsieur , on a de la peine à se louer soi-même : mais , malgré toutes les règles de la modestie , il faut pourtant que je vous dise que , si vous ne mettez ordre à ce qui arrive , votre prétendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiselle votre fille. Il est tems qu'elle se déclare , cela presse ; car un jour plus tard , je n'en répons plus.

M. O R G O N.

Eh d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille ? Quand il la connoîtra , te deffies-tu de ses charmes ?

L I S E T T E.

Non ; mais vous ne vous messiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train , & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. O R G O N.

Je vous en fais mes complimens , Lisette.
il rit , ah , ah , ah !

L I S E T T E.

Nous y voilà ; vous plaisantez , Monsieur , vous vous mocquez de moi :

ET DU HAZARD. 39

J'en suis fâchée ; car vous y serez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarrasse pas, Lisette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le repete encore, le cœur de Dorante va bien vite. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce soir il m'aimera, il m'adorera demain : je ne le mérite pas, il est de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laissera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien, que vous importe ? S'il vous aime tant, qu'il vous épouse.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, si tu le mènes jusques là.

LISETTE.

Monsieur, prenez-y garde : Jusqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laissés faire tout seuls, j'ai ménagé sa tête : si je m'en mêle, je la renverse, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverse, ravage, brûle, enfin épou-

40 LE JEU DE L'AMOUR,
se, je te le permets, si tu le peux.

L I S E T T E.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune
faite.

M. O R G O N.

Mais dis-moi : ma fille t'a-t'elle parlé ?
Que pense-t'elle de son prétendu ?

L I S E T T E.

Nous n'avons encore gueres trouvé le
moment de nous parler ; car ce prétendu
m'obsède : mais à vuë de pays, je ne la
crois pas contente ; je la trouve triste, ré-
veuse ; & je m'attens bien qu'elle me priera
de le rebuter.

M. O R G O N.

Et moi, je te le défends. J'évite de
m'expliquer avec elle ; j'ai mes raisons
pour faire durer ce déguisement ; je
veux qu'elle examine son futur plus à
loisir. Mais le valet, comment se gou-
verne-t-il ? ne se mêle-t'il pas d'aimer ma
fille ?

L I S E T T E.

C'est un original : j'ai remarqué qu'il
fait l'homme de conséquence avec elle,
parce qu'il est bien fait : il la regarde, &
souponne.

M. O R G O N.

Et cela la fâche.

L I S E T T E.

ET DU HAZARD. 41.

L I S E T T E.

Mais. elle rougit.

M. O R G O N.

Bon , tu te trompes ; les regards d'un valet ne l'embarrassent pas jusques-là.

L I S E T T E.

Monfieur , elle rougit.

M. O R G O N.

C'est donc d'indignation

L I S E T T E.

A la bonne heure.

M. O R G O N.

Eh bien , quand tu lui parleras , dis-lui que tu soupçonnes ce valet de la prévenir contre son maître ; & si elle se fâche , ne t'en inquiète point , ce font mes affaires. Mais voici Dorante , qui te cherche apparemment.

S C E N E I I .

L I S E T T E , A R L E Q U I N ,
M. O R G O N .

A R L E Q U I N .

A H ! je vous trouve , merveilleuse
Dame ; je vous demandois à tout
Le Jeu de l'Amour. D

42 LE JEU DE L'AMOUR,
le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou
peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur : Adieu, mes enfans : je vous
laisse ensemble ; il est bon que vous
vous aimiez un peu, avant que de vous
marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à
la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience : adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

M Adame, il dit que je ne m'impaticien-
te pas ; il en parle bien à son aise,
le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en
coûte tant d'attendre, Monsieur : c'est par
galanterie que vous faites l'impacient : à
peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne
sçauroit-être bien fort ; ce n'est tout au plus
qu'un amour naissant.

ET DU HAZARD. 43

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reste pas long-tems au berceau ; votre premier coup d'œil a fait naître le mien, le second lui a donné des forces, & le troisième l'a rendu grand garçon ; tâchons de l'établir au plus vite ; ayez soin de lui, puisque vous êtes sa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? est-il si abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il soit pourvû, donnez-lui seulement votre belle main blanche, pour l'amuser un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puisqu'on ne sçauroit avoir la paix qu'en vous amusant.

ARLEQUIN, *lui baisant la main.*

Cher jou-jou de mon ame ! cela me réjouit comme du vin délicieux. Quel dommage, de n'en avoir que roquille !

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me soutenir,
D ij

44 LE JEU DE L'AMOUR,
en attendant que je vive.

L I S E T T E.

Ne faut-il pas avoir de la raison ?

A R L E Q U I N.

De la raison ! hélas ! je l'ai perdue :
vos beaux yeux sont les filoux qui me l'ont
volée.

L I S E T T E.

Mais est-il possible, que vous m'ai-
miez tant ? je ne sçaurois me le persua-
der.

A R L E Q U I N.

Je ne me soucie pas de ce qui est pos-
sible, moi ; mais je vous aime comme un
perdu, & vous verrez bien dans votre mi-
roir que cela est juste

L I S E T T E.

Mon miroir ne serviroit qu'à me rendre
plus incrédule.

A R L E Q U I N.

Ah, mignone, adorable ! votre humili-
té ne seroit donc qu'une hypocrite !

L I S E T T E.

Quelqu'un vient à nous ; c'est votre
valet.



SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN,
LISETTE.

DORANTE.

Monsieur, pourrois-je vous entretenir
un moment ?

ARLEQUIN.

Non : maudite soit la valetaille qui ne
sçauroit nous laisser en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

J'en'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera
le troisième. Voyons ?

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Vien donc, impertinent.

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, & non pas des
mots, cela.... à Lisette. Ma Reine, ex-
cusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarresse-moi de tout ceci : ne te livre

46 LE JEU DE L'AMOUR,
point : paroïs sérieux, & rêveur, & même
mécontent : Entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami; ne vous inquietez-pas;
& retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame ! fans lui j'allois vous
dire de belles choses ! & je n'en
trouverai plus que de communes à cette
heure, hormis mon amour qui est extra-
ordinaire. Mais à propos de mon amour,
quand est-ce que le vôtre lui tiendra com-
pagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La question est vive ; sçavez-vous bien
que vous m'embarrassez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ? je brûle & je crie
au feu.

ET DU HAZARD. 47

L I S E T T E.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vite.

A R L E Q U I N.

Je suis du sentiment que vous le pouvez en conscience.

L I S E T T E.

La retenue de mon sexe ne le veut pas.

A R L E Q U I N.

Ce n'est donc pas la retenue d'à présent, qui donne bien d'autres permissions.

L I S E T T E.

Mais, que me demandez-vous ?

A R L E Q U I N.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez je vous aime, moi : faites l'écho ; répétez, Princesse.

L I S E T T E.

Quel insatiable ! eh bien, Monsieur, je vous aime.

A R L E Q U I N.

Eh bien, Madame, je me meurs, mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ! cela est admirable !

L I S E T T E.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage. Peut-

48 LE JEU DE L'AMOUR,
être m'aimerez-vous moins, quand nous
nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! quand nous en ferons
là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien
à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que
je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne sçavez pas
les miennes ; & je ne devrois vous parler
qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maî-
tres de son sort.

ARLEQUIN.

Les peres & meres font tout à leur
tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit
choisi, dans quelque état que vous eussiez
été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même
à mon égard ?

ARLEQUIN.

ET DU HAZARD. 49
ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurois vû, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

L I S E T T E.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

A R L E Q U I N.

Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

L I S E T T E.

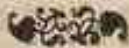
J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous ; & je le fais de tout mon cœur.

A R L E Q U I N *se met à genoux.*

Votre bonté m'ébloüit ; & je me prosterne devant elle.

L I S E T T E.

Arrêtez-vous, je ne scaurois vous souffrir dans cette posture-là ; je serois ridicule de vous y laisser : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.



Le Jeu de l'Amour.

E

SCENE VI.

LISSETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISSETTE.

Que voulez-vous, Lifette ?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t'il pas ! Hé, ma mie, revenez dans un quart-d'heure, allez : les Femmes-de-chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monfieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre Soubrette ! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous-en, ma fille : nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous **marie** ; n'interrompez point nos fonctions.

LISSETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lifette ?

ET DU HAZARD. 51

SILVIA.

Mais, Madame....

ARLEQUIN.

Mais ! Ce mais-là n'est bon qu'à me donner la fièvre.

SILVIA.

A part. Ah, le vilain homme ! *haut.* Madame, je vous assure que cela est pressé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défasse, Monsieur.

ARLEQUIN.

Puisque le Diable le veut & elle aussi... Patience.... je me promènerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les sottes gens que nos gens !

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire essuyer les brutalités de cet animal-là !

E ij

52 LE JEU DE L'AMOUR,

L I S E T T E.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux rolles à la fois : il faut que je paroisse ou la Maîtresse, ou la Suivante ; que j'obéisse, ou que j'ordonne.

S I L V I A.

Fort bien. Mais puisqu'il n'y est plus, écoutez-moi comme votre Maîtresse : Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

L I S E T T E.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

S I L V I A.

Etes-vous folle, avec votre examen ? Est-il nécessaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me fuit, & ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'est à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouser.

L I S E T T E.

Je ne sçauois, Madame.

S I L V I A.

Vous ne sçauriez ? Et qu'est-ce qui

ET DU HAZARD. 53

vous en empêche ?

L I S E T T E.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

S I L V I A.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là !

L I S E T T E.

Positivement défendu.

S I L V I A.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles : je ne sçaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

L I S E T T E.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t'il donc de si désagréable, de si rebutant ?

S I L V I A.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zèle aussi.

L I S E T T E.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

S I L V I A.

Je le hais assez, sans prendre du tems pour le haïr davantage.

L I S E T T E.

Son valet, qui fait l'important, ne vous

E iij

54 LE JEU DE L'AMOUR,
auroit-il point gâté l'esprit sur son
compte ?

SILVIA.

Hum , la sotte ! son valet a bien affaire ici !

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui ; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits , on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu : & dans le peu qu'il m'a dit , il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites , pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t'il pas à m'entendre dire de jolies choses ? A qui en avez-vous ? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part ? Car enfin , vous m'obligez à le justifier : il n'est pas question de le brouiller avec son maître , ni d'en faire un fourbe , pour me faire une imbécille , moi , qui écoute ses histoires.

ET DU HAZARD. 55

L I S E T T E.

Oh ! Madame , dès que vous le défendez sur ce ton-là , & que cela va jusqu'à vous fâcher , je n'ai plus rien à dire.

S I L V I A.

Dès que je le défends sur ce ton-là ? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même ? Qu'entendez-vous par ce discours ! Que se passe-t'il dans votre esprit ?

L I S E T T E.

Je dis , Madame , que je ne vous ai jamais vuë comme vous êtes , & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien , si ce valet n'a rien dit , à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier ; je vous crois , voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez , moi.

S I L V I A.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation qui va jusqu'aux larmes.

L I S E T T E.

1. En quoi donc , Madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

E iiij

56 LE JEU DE L'AMOUR,

SILVIA.

Moi, j'y entends finesse ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de respect jusques-là ! Bonne opinion, juste Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'est-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui est-ce qui est à l'abri de ce qui m'arrive ! Où en sommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en sçais rien : mais je ne reviendrai de long-tems de la surprise où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes insupportable ; laissez-moi, je prendrai d'autres mesures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE frissonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domestiques ne nous traitent-ils pas dans leur esprit ! Comme

ET DU HAZARD. 57

ces gens-là vous dégradent ! Je ne sçau-
rois m'en remettre ; je n'oserois longer
aux termes dont elle s'est servie , ils me
font toujours peur. Il s'agit d'un valet !
Ah , l'étrange chose ! Ecartons l'idée dont
cette insolente est venuë me noircir l'ima-
gination. Voici Bourguignon ; voilà cet
objet en question pour lequel je m'empor-
te : mais ce n'est pas sa faute , le pauvre
garçon ; & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

L Isette , quelque éloignement que tu
ayes pour moi , je suis forcé de te
parler ; je crois que j'ai à me plaindre
de toi.

SILVIA.

Bourguignon , ne nous tutoyons plus ,
je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

58 LE JEU DE L'AMOUR,

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, Jet'en prie.

SILVIA.

C'est que cela m'est échappé.

DORANTE.

Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons ; ce n'est pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Est-ce que ton Maître s'en va ? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'est-il pas vrai ? J'achève ta pensée.

SILVIA.

Je l'achéverois bien moi-même, si j'en avois envie ; mais je ne songe pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vuë.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t'en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'est en effet : je ne te veux ni bien ni mal ; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'esprit ne me tourne. Voilà mes dispositions ; ma raison ne m'en permet point d'autres ; &

ET DU HAZARD. 59

je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable : Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi : Tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire ; & si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable ; c'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant ; & je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressembleroit plus à rien. Ainsin finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie : qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer : allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Lisette, que je souffre !

60 LE JEU DE L'AMOUR,

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire :
Tu te plaignois de moi , quand tu es en-
tré ; de quoi étoit-il question ?

DORANTE.

De rien , d'une bagatelle ; j'avois envie
de te voir , & je crois que je n'ai pris
qu'un prétexte.

SILVIA , *à part.*

Que dire à cela ! Quand je m'en fâche-
rois , il n'en seroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta Maîtresse , en partant , a paru m'ac-
cuser de t'avoir parlé au désavantage de
mon Maître.

SILVIA.

Elle se l'imagine : & si elle t'en parle
encore , tu peux le nier hardiment ; je me
charge du reste.

DORANTE.

Eh ! ce n'est pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire , nous n'a-
vons plus que faire ensemble.

DORANTE.

Laisse-moi du moins le plaisir de te
voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit - là !

ET DU HAZARD. 61

J'amuserai la passion de Bourguignon ! Le souvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raison ; je ne sçai ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti. . . .
Mais à propos de tes adieux, il me reste encore une chose à sçavoir : Vous partez, m'as-tu dit ; cela est-il sérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponse-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute : c'est de n'être pas parti dès que je t'ai vûë.

SILVIA, *à part.*

J'ai besoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu sçavois, Lisette, l'état où je me trouve. . . .

SILVIA.

Oh, il n'est pas si curieux à sçavoir

62 LE JEU DE L'AMOUR,
que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher ? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer ? hélas ! quand même j'aurois ton cœur.....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve ! quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas ; & je ferois si bien, que je ne le sçaurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là !

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté ! Qu'ai-je donc de si affreux ?

SILVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

ET DU HAZARD. 63

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit , tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Désespere une passion dangereuse , sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais , ni ne m'aimes , ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude - là ! j'agis de bonne foi , donne-moi du secours contre moi-même : il m'est nécessaire , je te le demande à genoux. *Il se jette à genoux. Dans ce moment , M. Orgon & Mario entrent , & ne disent mot.*

SCENE X.

M. ORGON , MARIO , SILVIA ,
DORANTE.

SILVIA.

AH , nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place-là. Lève-toi donc , Bourguignon , je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu ? je ne te hais point.

64 LE JEU DE L'AMOUR,

Lève-toi ; je t'aimerois si je pouvois :
tu ne me déplais point , cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lifette, si je n'étois pas ce que
je suis, si j'étois riche, d'une condition
honnête, & que je t'aimasse autant que je
t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas ? tu me souffri-
rois ?

SILVIA.

Volontiers. Mais lève-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement ; & si ce-
la est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te lèves
point.

M. ORGON *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous inter-
rompre ; cela va à merveille, mes enfans ;
courage.

SILVIA.

Je ne sçaurois empêcher ce garçon de
se mettre à genoux , Monsieur ; je ne
suis

ET DU HAZARD. 65

suis pas en état de lui en imposer, je pense ?

M. O R G O N.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux ; mais j'ai à te dire un mot, Lisette : & vous reprendrez votre conversation quand nous serons partis : vous le voulez bien, Bourguignon ?

D O R A N T E.

Je me retire, Monsieur.

M. O R G O N.

Allez , & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

D O R A N T E.

Moi, Monsieur ?

M A R I O.

Vous-même , Monsieur Bourguignon ; vous ne brillez pas trop dans le respect que vous avez pour votre maître , dit-on.

D O R A N T E.

Je ne sçai ce qu'on veut dire.

M. O R G O N.

Adieu, adieu ; vous vous justifierez une autre fois.



Le Jeu de l'Amour.

R

66 LE JEU DE L'AMOUR,

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, Silvia ! vous ne nous regardez pas : vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere ! & où seroit le motif de mon embarras ? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire ; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans votre tête, à la bonne heure, mon frere ; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître ?

SILVIA.

Qui ? le domestique de Dorante ?

ET DU HAZARD. 67

M. ORGON.

Oùï, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne sçavois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi : & c'est sur quoi j'étois bien-aïse de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere : & personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur : elle est trop forte pour être si naturelle, & qu'un y a aidé.

SILVIA avec vivacité.

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere ! & qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ! voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur es-tu, ma sœur ? comme tu t'empportes !

SILVIA.

C'est que je suis bien lasse de mon personnage ; & je me serois déjà démasquée,

F ij

68 LE JEU DE L'AMOUR,
si je n'avois pas craint de fâcher mon
pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens
ici pour vous le recommander. Puisque
j'ai eu la complaisance de vous permet-
tre votre déguisement, il faut, s'il vous
plaît, que vous ayez celle de suspendre
votre jugement sur Dorante, & de voir
si l'aversion qu'on vous a donnée pour
lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon
pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point
donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir
ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans!
m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! j'essuie
des expressions bien étranges; je n'en-
tends plus que des choses inouïes, qu'un
langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé,
il y a quelque chose: & puis c'est le ga-
lant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est
tout ce qui vous plaira; mais je n'y en-
tends rien.

ET DU HAZARD. 69

MARIO.

Pour le coup , c'est toi qui es étrange : à qui en as-tu donc ? d'où vient que tu es si fort sur le qui vive ? dans quelle idée nous soupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere : par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel soupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des visions ?

M. ORGON.

Il est vrai que tu es si agitée , que je ne te reconnois point non plus. Ce sont apparemment ces mouvemens - là qui sont cause que Lisette nous a parlé comme elle a fait. Elle accusoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de son maître : & Madame , nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere , que j'en suis encore toute surprise ; & c'est sur ce mot de surprise que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne savent pas la conséquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïssable que cette fille-là ? J'avoüe que

70 LE JEU DE L'AMOUR,

je me suis fâchée par un esprit de justice pour ce garçon.

M A R I O.

Je ne vois point de mal à cela.

S I L V I A.

Y a-t'il rien de plus simple ? Quoi ! parce que je suis équitable, que je veux qu'on ne nuise à personne, que je veux sauver un domestique du tort qu'on peut lui faire auprès de son maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on est surprise ? Un moment après un mauvais esprit raisonne, il faut se fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contre elle, à cause de la conséquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! J'ai donc besoin qu'on me défende, qu'on me justifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuse-t'on ? instruisez-moi, je vous en conjure : cela est-il sérieux ? me jouë-t'on ? se mocque-t'on de moi ? je ne suis pas tranquille.

M. O R G O N.

Doucement donc.

S I L V I A.

Non, Monsieur, il n'y a point de douceur qui tienne : comment donc ? des surprises, des conséquences ! Eh

ET DU HAZARD. 71

qu'on s'explique : que veut-on dire ? On accuse ce valet , & on a tort ; vous vous trompez tous , Lisette est une folle , il est innocent , & voilà qui est fini ; pourquoi donc m'en reparler encore ? car je suis outrée !

M. O R G O N.

Tu te retiens , ma fille , tu aurois grande envie de me quereller aussi. Mais faisons mieux , il n'y a que ce valet qui est suspect ici : Dorante n'a qu'à le chasser.

S I L V I A.

Quel malheureux déguisement ! Sur tout que Lisette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

M. O R G O N.

Tu la verras si tu veux : mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille : car il t'aime ; & cela t'importune assurément.

S I L V I A.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une Suivante , & il me parle sur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut , j'y mets bon ordre.

M A R I O.

Tu n'en es pas tant la maîtresse que tu le dis bien.

72 LE JEU DE L'AMOUR,

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vû se mettre à genoux malgré toi? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t'il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajouté, Volontiers; sans quoi il y feroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah ça, parlons sérieusement: quand finira la Comédie que vous vous donnez sur mon compte?

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis. . . . Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

ET DU HAZARD. 73

SILVIA.

Pourquoi, grace ? & moi je veux qu'il sorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma sœur, sans rancune.

SCENE XII.

SILVIA *seule*, DORANTE
qui vient peu après.

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur serré ! je ne sçais ce qui se mêle à l'embarras où je me trouve : toute cette aventure-ci m'afflige : je me défie de tous les visages ; je ne suis contente de personne : je ne le suis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchois, Lisette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver ; car je te fais, moi.

Le Jeu de l'Amour.

G

74 LE JEU DE L'AMOUR,

DORANTE *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lifette, j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis-je : tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien, parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE. °

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'estimer, sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

ET DU HAZARD. 75

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'as promis le secret ; achevons. Tu m'as vû dans de grands mouvemens ; je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah , Lisette ! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle , c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

G ij

76 LE JEU DE L'AMOUR,
SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Scache que celui qui est avec ta maîtresse n'est pas ce qu'on pense.

SILVIA *vivement.*

Qui est-il donc ?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA,

Après.

DORANTE.

C'est moi qui suis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah ! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois sous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtresse, avant que de l'épouser. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'événement m'en paroît un songe : je hais la maîtresse dont je devois être l'époux, & j'aime la suivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je fasse à présent ? Je rougis pour elle de le dire : mais ta maîtresse a si peu de goût, qu'elle est éprise de mon valet, au point qu'elle l'é-

ET DU HAZARD. 77

poussera, si on la laisse faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je suis... *haut.* Votre situation est neuve assurément ! Mais, Monsieur, je vous fais d'abord mes excuses de tout ce que mes discours ont pu avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE *vivement.*

Tai-toi, Lisette ; tes excuses me chagrinent : elles me rappellent la distance qui nous sépare, & ne me la rendent que plus douloureuse.

SILVIA.

Votre penchant pour moi est-il si sérieux ? m'aimez-vous jusques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puisqu'il ne m'est pas permis d'unir mon sort au tien : & dans cet état la seule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïssois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choisi dans la condition où je suis, est assurément bien digne qu'on l'accepte ; & je le payerois volontiers du mien, si je ne craignois

G iij

78 LE JEU DE L'AMOUR,
pas de le jeter dans un engagement qui lui
feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette ?
y ajoutes-tu encore la noblesse avec la-
quelle tu me parles ?

SILVIA.

J'entens quelqu'un. Patientez encore
sur l'article de votre valet ; les choses n'i-
ront pas si vite : nous nous reverrons , &
nous chercherons les moyens de vous tirer
d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. *Il sort.*

SILVIA.

Allons , j'avois grand besoin que ce fût
là Dorante !

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver , ma sœur. Nous
t'avons laissée dans des inquiétudes qui
me touchent : je veux t'en tirer , écoute-
moi.

ET DU HAZARD. 79

SILVIA *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles!

MARIO.

Qu'est-ce que c'est?

SILVIA.

Ce n'est point Bourguignon, mon frere, c'est Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il sort : il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas?

MARIO.

Si j'y comprends rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, sortons d'ici : allons trouver mon pere ; il faut qu'il le sçache. J'aurai besoin de vous aussi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer : vous en avez déjà dit quelque chose en badinant ; mais

G iiij

So LE JEU DE L'AMOUR,
sur tout gardez bien le secret, je vous
prie.

MARIO.

Oh! je le garderai bien; car je ne sçai
ce que c'est.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez; ne per-
dons point de tems. Il n'est jamais rien
arrivé d'égal à cela!

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague
pas.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIEME.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HElas ! Monsieur , mon très-honoré maître , je vous en conjure.

DORANTE.

Encore ?

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc , misérable , je crois que tu te moques de moi ! tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point , si je les mérite ; mais quand je les aurai reçûs , permettez-

82 LE JEU DE L'AMOUR,
moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous
que j'aille chercher le bâton ?

DORANTE.

Maraut !

ARLEQUIN.

Maraut soit : mais cela n'est point con-
traire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin ! quelle imagination il lui
prend !

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon , il me convient
aussi : un maraut n'est point déshonoré d'être
appelé coquin ; mais un coquin peut
faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment , insolent , tu veux que je
laisse un honnête homme dans l'erreur , &
que je souffre que tu épouses sa fille sous
mon nom ? Ecoute , si tu me parles encore
de cette impertinence-là , dès que j'aurai
averti Monsieur Orgon de ce que tu es , je
te chasse , entens-tu ?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiselle
m'adore , elle m'idolâtre ; si je lui dis
mon état de valet , & que nonobstant son
tendre cœur soit toujours friand de la nôce
avec moi , ne laisserez-vous pas jouer les
violons ?

ET DU HAZARD. 83

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra, je ne m'en embarrasse plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette généreuse personne sur mon habit de caractère. J'espère que ce ne sera pas un galon de couleur qui nous brouillera ensemble, & que son amour me fera passer à la table, en dépit du sort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *seul*, & ensuite MARIO.

DORANTE.

Tout ce qui se passe ici, tout ce qui m'y est arrivé à moi-même est incroyable. . . . Je voudrois pourtant bien voir Lifette, & sçavoir le succès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de sa maîtresse, pour me tirer d'embarras. Allons voir si je pourrai la trouver seule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

84 LE JEU DE L'AMOUR,

DORANTE.

Qu'y a-t'il pour votre service, Monsieur ?

MARIO.

Vous en contez à Lisette ?

DORANTE.

Elle est si aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monsieur, elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'esprit : ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'est-ce que cela vous fait ? Supposé que Lisette eût du goût pour moi. . . .

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre espèce.

DORANTE.

Monsieur, je ne sçaurois parler autrement.

ET DU HAZARD. 85

MARIO.

C'est apparemment avec ces petites délicatesses-là que vous attaquez Lifette ? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous assure, Monsieur, que je n'imité personne ; Mais sans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre chose à me dire ? Nous parlions de Lifette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déjà un ton de jalousie dans ce que tu me réponds ? modere-toi un peu. Eh bien, tu me disois qu'en supposant que Lifette eût du goût pour toi, après . . .

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le sçussiez, Monsieur ?

MARIO.

Ah ! le voici : c'est que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je serois très-fâché qu'elle t'aimât : c'est que, sans autre raisonnement, je te défends de t'adresser davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime ; elle me paroît avoir le cœur trop haut

86 LE JEU DE L'AMOUR,
pour cela ; mais c'est qu'il me deplaît , à
moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi , je vous crois ; car Bourgui-
gnon , tout Bourguignon qu'il est , n'est
pas même content que vous soyez le
sien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais , Monsieur , vous
l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Assez pour m'attacher sérieusement
à elle , dès que j'aurai pris de certai-
nes mesures ; comprends-tu ce que cela
signifie ?

DORANTE.

Oui , je crois que je suis au fait ; & sur
ce pied-là vous êtes aimé sans doute.

MARIO.

Qu'en penses-tu ? est-ce que je ne vau-
x pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué
par vos propres rivaux peut-être ?

MARIO.

La réponse est de bon sens , je te la par-
donne ; mais je suis bien mortifié de ne

ET DU HAZARD. 87

pouvoir pas dire qu'on m'aime : & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'est qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monsieur : Lifette ne sçait donc pas vos desseins ?

MARIO.

Lifette sçait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas sensible ; mais j'espère que la raison me gagnera son cœur. Adieu, retire-toi sans bruit : son indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te consoler du sacrifice que tu me feras. . . . Ta livrée n'est pas propre à faire panacher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH ! te voilà, Lifette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monsieur ? vous me paroissez ému.

88 LE JEU DE L'AMOUR,

MARIO.

Ce n'est rien, je disois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il est triste ; est-ce que vous le querellez ?

DORANTE.

Monfieur m'apprend qu'il vous aime, Lisette.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne fçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Lisette ; mais je ne veux pas qu'il te le dise.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t'il pas, quand je serai présent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

ET DU HAZARD. 89

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi, de l'amour ? oh, je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vérité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien, qu'il s'en aille.

DORANTE *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

Le Jeu de l'Amour.

H

90 LE JEU DE L'AMOUR,
MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là,
Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là,
avoions que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant*.

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

De quoi riez-vous, Mario ?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, &
que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t'il dit dans le petit
entretien que vous avez eu tête à tête
avec lui ?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus in-
trigué, ni de plus mauvaise humeur.

ET DU HAZARD. 91

M. ORGON.

Je ne suis pas fâché qu'il soit la dupe de son propre stratagème : & d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de si flatteur, ni de plus obligeant pour lui, que tout ce que tu as fait jusqu'ici, ma fille ; mais en voilà assez.

MARIO.

Mais où en est-il précisément, ma sœur ?

SILVIA.

Helas, mon frere ! je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Helas, mon frere, me dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui se mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON.

Quoi, ma fille ! tu esperes qu'il ira jusqu'à t'offrir sa main dans le déguisement où te voilà ?

SILVIA.

Oùi, mon cher Pere, je l'espere.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à présent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me passez rien.

H ij

92 LE JEU DE L'AMOUR,
MARIO.

Ha, ha, je prens ma revanche : tu m'as tantôt chicanné sur les expressions : il faut bien à mon tour que je badine un peu sur les tiennes : ta joye est bien aussi divertissante, que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquiesce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, Monsieur, si vous sçaviez combien je vous aurai d'obligation ! Doyant, & moi, nous sommes destinés l'un à l'autre ; il doit m'épouser : si vous sçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le souvenir de l'excès de tendresse qu'il me montre ! si vous sçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais se rappeler notre histoire, sans m'aimer : je n'y songerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie, en me laissant faire : c'est un mariage unique ; c'est une aventure dont le seul récit est attendrissant ; c'est le coup

ET DU HAZARD. 93
de hazard le plus singulier, le plus heureux, le plus.....

MARIO.

Ha, ha, ha, que ton cœur a de caquet, ma sœur ! quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes est charmant, sur-tout si tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait : Dorante est vaincu : j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers seront plus dorés qu'il ne pense ; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il souffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à se déterminer, ne me le rend que plus estimable : il pense qu'il chagrinerà son pere, en m'épousant : il croit trahir sa fortune & sa naissance ; voilà de grands sujets de réflexion : je serai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & la raison.

MARIO.

Et que la raison y périsse.

94 LE JEU DE L'AMOUR ,

M. ORGON.

C'est-à-dire , que tu veux qu'il sente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle insatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela , c'est l'amour propre d'une femme ; & il est tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO,
LISETTE.

M. ORGON.

PAix, voici Lisette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monsieur , vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante , que vous livriez sa tête à ma discrétion : je vous ai pris au mot ; j'ai travaillé comme pour moi : & vous verrez de l'ouvrage bien fait ; allez , c'est une tête bien conditionnée. Que voulez vous que j'en fasse à présent ! Madame me le cède-t'elle ?

ET DU HAZARD. 95

M. O R G O N.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

S I L V I A.

Non : je te le donne, Lisette, je te remets tous mes droits ; & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

L I S E T T E.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouse ? Monsieur le veut bien aussi ?

M. O R G O N.

Oùi : qu'il s'accommode ; pourquoi t'aime-t'il ?

M A R I O.

J'y consens aussi, moi.

L I S E T T E.

Moi aussi, & je vous en remercie tous.

M. O R G O N.

Attens : j'y mets pourtant une petite restriction ; c'est qu'il faudroit, pour nous disculper de ce qui arrivera, que tu lui dises un peu qui tu es.

L I S E T T E.

Mais si je lui dis un peu, il le sçaura tout-à-fait.

96 LE JEU DE L'AMOUR,

M. ORGON.

Eh bien , cette tête en si bon état , ne soutiendra-t'elle pas cette secousse-là ? je ne le crois pas de caractère à s'effaroucher là-dessus.

L I S E T T E.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre : il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste : retirons-nous.

S I L V I A.

De tout mon cœur.

M A R I O.

Allons.

S C E N E VI.

L I S E T T E , A R L E Q U I N.

A R L E Q U I N.

ENfin , ma Reine , je vous vois & je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence , & j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

L I S E T T E.

ET DU HAZARD. 97

L I S E T T E.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

A R L E Q U I N.

Comment donc, ma chere ame, élixir de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

L I S E T T E.

Non, mon cher, la durée m'en est trop précieuse.

A R L E Q U I N.

Ah, que ces paroles me fortifient !

L I S E T T E.

Et vous ne devez point douter de ma tendresse.

A R L E Q U I N.

Je voudrois bien pouvoir baiser ces petits mots-là, & les cueillir sur votre bouche avec la mienne.

L I S E T T E.

Mais vous me pressiez sur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai son aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main, quand vous voudrez.

A R L E Q U I N.

Avant que je la demande à lui, souffrez que je la demande à vous : je veux lui ren-

Le Jeu de l'Amour.

I

98 LE JEU DE L'AMOUR,

dre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne , qui en est véritablement indigne.

L I S E T T E.

Je ne refuse pas de vous la prêter un moment , à condition que vous la prendrez pour toujours.

A R L E Q U I N.

Chere petite main rondelette & potelée , je vous prens sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez ; il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiète.

L I S E T T E.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

A R L E Q U I N.

Ah ! que nenni : vous ne sçavez pas cette arithmétique-là aussi-bien que moi.

L I S E T T E.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

A R L E Q U I N.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

L I S E T T E.

Je ne le trouve que trop magnifique.

A R L E Q U I N.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

ET DU HAZARD. 99

L I S E T T E.

Vous ne sçauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

A R L E Q U I N.

Ne faites point dépense d'embarras; je serois bien effronté, si je n'étois pas modeste.

L I S E T T E.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore?

A R L E Q U I N.

Ahi, ahi! je ne sçai plus où me mettre.

L I S E T T E.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

A R L E Q U I N.

Hé! je me connois bien aussi; & je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite; mais c'est là le Diable que de me connoître; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

L I S E T T E, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel! *haut.* D'où vient me dites-vous cela?

A R L E Q U I N.

Et voilà où gît le Lièvre.

L I S E T T E.

Mais encore? Vous m'inquiétez: Est-ce que vous n'êtes pas

A R L E Q U I N.

Ahi, ahi! vous m'ôtez ma couverture.

I ij

POO LE JEU DE L'AMOUR,

L I S E T T E.

Sçachons de quoi il s'agit.

A R L E Q U I N, *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là. . . .

haut. Madame, votre amour est-il d'une constitution bien robuste ? soutiendra-t'il bien la fatigue que je vais lui donner ? un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le logger petitement.

L I S E T T E.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot, qui êtes-vous ?

A R L E Q U I N.

Je suis N'avez-vous jamais vû de fausse monnoye ? Sçavez-vous ce que c'est qu'un Louis d'or faux ? Eh bien, je ressemble assez à cela.

L I S E T T E.

Achevez donc : Quel est votre nom ?

A R L E Q U I N.

Mon nom ! *à part.* Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? Non : cela rime trop avec coquin.

L I S E T T E.

Eh bien ?

A R L E Q U I N.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïsez-vous la qualité de Soldat ?

L I S E T T E.

Qu'appellez-vous un Soldat ?

ET DU HAZARD. 101

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un Soldat d'anti-chambre.

LISETTE.

Un Soldat d'anti-chambre ! Ce n'est donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'est lui qui est mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez !

ARLEQUIN, *à part.*

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuise en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! Madame, si vous préféreriez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monsieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! je ne sçaurois pourtant m'empêcher d'en rire ; avec sa gloire ! & il n'y a plus que ce parti-là à prendre. . .
Va, va, ma gloire te pardonne ; elle est de bonne composition.

I iij

102 LE JEU DE L'AMOUR,

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame? Ah! que mon amour vous promet de reconnaissance!

L I S E T T E.

Touche là, Arlequin; je suis prise pour duppe: le Soldat d'anti-chambre de Monsieur, vaut bien la coëffeuse de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuse de Madame!

L I S E T T E.

C'est mon Capitaine ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Masque!

L I S E T T E.

Prend ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magotte, avec qui, depuis une heure, j'entre en confusion de ma misère!

L I S E T T E.

Venons au fait. M'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Pardi oui: en changeant de nom, tu n'as pas changé de visage; & tu sçais bien que nous nous sommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

L I S E T T E.

Va, le mal n'est pas grand, consolons-nous; ne faisons semblant de rien, & n'ap-

ET DU HAZARD. 103

prétons point à rire. Il y a apparence que ton Maître est encore dans l'erreur à l'égard de ma Maîtresse : ne l'avertis de rien ; laissons les choses comme elles sont. Je crois que le voici qui entre. Monsieur, je suis votre servante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant*. Ha, ha, ha !

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN.

DORANTE.

EH bien, tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi oui. Le pauvre enfant ! j'ai trouvé son cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas soufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, & que j'avois un habit d'ordonnance ; Eh bien, mon ami, m'a-t'elle dit, chacun a son nom dans la vie, chacun a son habit ; le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laisse pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

l iij

104 LE JEU DE L'AMOUR,
ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes : elle ne sçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sçachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse ; que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe ; & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est pas concevable ; & je vois bien qu'il faudra que j'avertisse Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre pere ? ah, le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d'homme Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant ! As-tu vû Lisette ?

ET DU HAZARD. 105

ARLEQUIN.

Lifette ! non : peut-être a-t'elle passé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambrière : je vous cède ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t'en ; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres sont un peu aisées ; mais c'est la grande habitude qui fait cela. Adieu : quand j'aurai épousé, nous vivrons but à but. Votre soubrette arrive. Bonjour, Lifette : je vous recommande Bourguignon ; c'est un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

QU'elle est digne d'être aimée ! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu ?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monsieur ? Depuis que j'ai quitté Mario, je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce

106 LE JEU DE L'AMOUR,
que j'ai dit à Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais
de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! *haut.* J'ai eu beau dé-
crier votre valet, & prendre sa conscience
à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu
beau lui représenter qu'on pouvoit du
moins reculer le mariage ; il ne m'a pas
seulement écoutée. Je vous avertis même
qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, &
qu'il est tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *inco-
gnito* ; & je laisserai un billet qui instruira
M. Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans
la situation où je suis, à moins que de par-
ler moi-même ; & je ne sçaurois m'y ré-
soudre : j'ai d'ailleurs d'autres raisons qui
veulent que je me retire ; je n'ai plus que
faire ici.

ET DU HAZARD. 107

SILVIA.

Comme je ne sçai pas vos raisons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre; & ce n'est pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous est aisé de les soupçonner, Lisette.

SILVIA.

Mais je pense, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monsieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choses que je pourrois supposer: mais je ne suis pas folle; & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Lisette.

SILVIA.

Prenez garde: je crois que vous ne m'entendez pas, je suis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille: & l'explication ne me seroit pas favorable; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

108 LE JEU DE L'AMOUR,

SILVIA.

Quoi ! sérieusement , vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change
d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable , d'être si bien
au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai jamais . . . *elle le regarde aller.* Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête : je ne sçaurois le rappeler, moi. . . . Il seroit pourtant singulier qu'il partît , après tout ce que j'ai fait ! . . . Ah ! voilà qui est fini : il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un mal-adroit ; il s'y est mal pris ; les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement ! . . . Dorante reparoit pourtant ; il me semble qu'il revient ; je me dédis donc ; je l'aime encore Feignons de sortir, afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie ; j'ai encore quelque chose à vous dire.

ET DU HAZARD. 109

SILVIA.

A moi, Monsieur ?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincuë que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh ! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi ? Ce n'est pas la peine ; je ne suis qu'une suivante ; & vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette ! est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti, sans me rien dire ?

SILVIA.

Hum. Si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez-donc : je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je ? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vu par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse ; ainsi vous ne sçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce

110 LE JEU DE L'AMOUR,
qui vous l'a dit ? Je ne sçaurois vous ai-
mer ! qu'en sçavez-vous ? Vous décidez
bien vite.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous
avez de plus cher au monde, instruisez-moi
de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi ; tenez, si vous m'aimez
ne m'interrogez point : vous ne craignez
que mon indifférence ; & vous êtes trop
heureux que je me taie. Que vous impor-
tent mes sentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ? peux-
tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répétez si souvent
que je vous crois : mais pourquoi m'en
persuadez-vous ? que voulez-vous que je
fasse de cette pensée-là, Monsieur ? Je
vais vous parler à cœur ouvert. Vous
m'aimez ; mais votre amour n'est pas une
chose bien sérieuse pour vous. Que de res-
sources n'avez-vous pas pour vous en dé-
faire ? La distance qu'il y a de vous à moi,

ET DU HAZARD. III

mille objets que vous allez trouver sur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre sensible, les amusemens d'un homme de votre condition ; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au sortir d'ici, & vous aurez raison. Mais moi, Monsieur, si je m'en ressouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel secours aurai-je contre l'impression qu'il m'aura faite ? qui est-ce qui me dédommagera de votre perte ? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place ? Sçavez-vous bien que si je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus ? Jugez donc de l'état où je resterois ; ayez la générosité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un scrupule de vous dire que je vous aime dans les dispositions où vous êtes ; l'aveu de mes sentimens pourroit exposer votre raison ; & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah, ma chere Lisette ; que viens-je d'entendre ! tes paroles ont un feu qui me pénètre ; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne ; j'aurois honte que mon orgueil tint encore

112 LE JEU DE L'AMOUR,
contre toi ; & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité ne mériteriez-vous pas que je les prisse ? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font ? & croyez-vous que cela puisse durer ?

DORANTE.

Vous m'aimez donc ?

SILVIA.

Non, non : mais si vous me le demandez encore , tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario , vous n'y songez donc plus ?

DORANTE.

Non , Lisette ; Mario ne m'allarme plus ; vous ne l'aimez point ; vous ne pouvez plus me tromper ; vous avez le cœur vrai ; vous êtes sensible à ma tendresse , je ne sçaurois en douter au transport qui m'a pris , j'en suis sûr ; & vous ne sçauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh ! je n'y tâcherai point , gardez-la , nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne consentez-vous pas d'être à moi ?

SILVIA.

ET DU HAZARD. 113

SILVIA.

Quoi ! vous m'épouserez malgré ce que vous êtes , malgré la colere d'un pere , malgré votre fortune ?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vuë ; ma fortune nous suffit à tous deux ; & le mérite vaut bien la naissance : ne disputons point , car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais ! Sçavez-vous bien que vous me charmez , Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendresse , & laissez-la répondre.....

SILVIA.

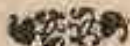
Enfin , j'en suis venuë à bout : vous.... vous ne changerez jamais ?

DORANTE.

Non , ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !



Le Jeu de l'Amour.

K

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE,
LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH : mon pere, vous avez voulu que
je fusse à Dorante, venez voir votre
fille vous obéir avec plus de joye qu'on
n'en eût jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son pere, Mon-
sieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous
connoître nous est venuë à tous deux ;
après cela, je n'ai plus rien à vous dire ;
vous m'aimez, je n'en scaurois douter :
mais à votre tour jugez de mes sentimens
pour vous ; jugez du cas que j'ai fait de
votre cœur par la délicatesse avec laquel-
le j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoissez-vous cette lettre-là ? voilà
par où j'ai appris votre déguisement ,
qu'elle n'a pourtant sçu que par vous.

ET DU HAZARD. 115

DORANTE.

Je ne sçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame; mais ce qui m'enchanté le plus, ce sont les preuves que je vous ai données de ma tendresse.

MARIO.

Dorante me pardonne - t'il la colere où j'ai mis Bourguignon?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas; il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame: Vous avez perdu votre rang; mais vous n'êtes point à plaindre, puisqu'Arlequin vous reste.

LISETTE.

Belle consolation! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas; avant notre reconnaissance, votre dot valoit mieux que vous; à présent vous valez mieux que votre dot. Allons, faute Marquis.

F I N.



APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le
Garde des Sceaux, une Comédie
qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour &
du Hazard*, qui doit être imprimée
dans le Recueil du nouveau Théâ-
tre Italien. Fait à Paris ce 21 Février
1730.

DANCHET.

